QUAND LES TRADUCTEURS SE METTENT AU VERT

Pierre JEANSON[1]

Résumé : L'écologie est aujourd'hui incontournable. Traducteur indépendant, Pierre Jeanson présente quelques bonnes pratiques que certains professionnels de son secteur appliquent déjà. Réduction de l'empreinte carbone sur Internet et lors des déplacements, gestion responsable des déchets, commerce équitable ou encore mécénat de compétences… Les exemples sont légion ! Certains traducteurs élargissent même l'écologie aux relations humaines, notamment par le management bienveillant et la communication non violente. Même à l'échelle d'une entreprise individuelle, la RSE est applicable…

Mots-clés : écologie, empreinte carbone, management bienveillant, RSE, traducteur/traductrice.

Abstract: Today ecological concerns are unavoidable. Freelance translator, Pierre Jeanson presents some good practices that certain professionals in his industry have already implemented. Carbon footprint reduction when surfing the internet and when travelling, responsible management of waste, fair trade, or skills-based sponsorship… The examples abound! Certain translators extend the ecological spirit to interpersonal relationships, notably with benevolent management and non-violent communication. Even at the level of an individual business, the CSR is applicable…

Keywords: ecology, carbon footprint, benevolent management, corporate social responsibility (CSR), translator.

Environnement, éthique, responsabilité sociale des entreprises (RSE), management bienveillant… Qui n'a jamais entendu parler de ces nouvelles façons de penser le monde du travail ? Grands groupes, ETI, PME, TPE : beaucoup de sociétés se mettent au vert. Mais comment appliquer tous ces beaux principes à l'échelle d'une entreprise individuelle ? Quel impact peut avoir un travailleur indépendant sur le plan social et environnemental ? Et un traducteur en particulier ?

Dans cet article, je vais montrer comment certains traducteurs essaient d'apporter leur pierre à la société de demain. Je partagerai mon témoignage personnel mais citerai également d'autres exemples, individuels et collectifs. En premier lieu, nous verrons comment les traducteurs peuvent limiter l'empreinte carbone qu'ils génèrent à travers l'usage des nouvelles technologies. Nous mettrons ensuite en lumière d'autres façons de prendre soin de l'environnement dans le cadre de cette activité professionnelle. Enfin, nous verrons comment pratiquer une écologie qui prend en compte le social et l'être humain.

[1] Traducteur indépendant, Angers, France, www.pierre-jeanson.fr, pierrejeanson.trad@outlook.fr.

BDD-A32396 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 07:51:05 UTC)

Limiter la pollution sur Internet

La fin du monde est-elle pour demain ? Honnêtement, je n'en ai aucune idée. Les scientifiques et autres astrophysiciens eux-mêmes se posent la question. Ils alertent les populations et hautes autorités sur l'état de la planète et sur une éventuelle fin de civilisation. Mais certains disent qu'il est encore temps d'agir pour sauver la biosphère et donc l'humanité. Quoi qu'il en soit, une chose est sûre : l'écologie est aujourd'hui incontournable !

La traduction est une activité peu consommatrice de carburant. Concrètement, nous travaillons chez nous, devant notre ordinateur. Les interprètes, en revanche, sont plus souvent amenés à se déplacer. Alors, pourquoi chercher à limiter notre empreinte carbone si nos déplacements sont peu nombreux ?

Eh bien parce que, seul(e) devant son écran, un traducteur ou une traductrice a une empreinte carbone assez forte. En effet, toute l'activité liée à Internet transite par des serveurs très gourmands en énergie. Où que nous soyons, nous pouvons tous être acteurs de la sauvegarde de notre environnement. Après un état des lieux sur la pollution numérique, nous verrons comment les traducteurs peuvent limiter leur empreinte carbone à ce niveau.

Certaines études estiment que l'activité sur le Web pollue autant que l'avion (soit environ 2% des émissions de gaz à effet de serre). Un courriel envoyé avec une pièce jointe consomme autant d'électricité qu'une ampoule allumée pendant24heures. Or traduire implique :

- de chercher des informations sur la Toile ;
- de communiquer par mail avec ses clients, ses confrères, ses différents collaborateurs ;
- de livrer nos traductions en pièce jointe ;
- et bien souvent d'être présent en ligne pour se faire connaître…

Dans ce cas, comment faire pour moins polluer ?Nous avons la chance d'avoir à notre disposition de nombreux moteurs de recherche, certains plus éthiques que d'autres.

Aujourd'hui, la grande majorité des internautes utilise Google. Or ce géant du numérique finance des recherches sur le transhumanisme.

> Le transhumanisme est le mouvement intellectuel et culturel qui considère qu'il est possible et bon pour l'humanité que les humains deviennent des hommes augmentés, notamment en développant et en faisant converger des domaines scientifiques tels que les Nanotechnologies, les Biotechnologies, l'Informatique et les Sciences Cognitives (NBIC) (de Warren, Holidote et Hugon, 2016).

Du point de vue de certains courants écologistes, cette philosophie dénature l'humain et ne respecte pas son essence biologique. Sans compter que la production des gadgets qui serviraient à augmenter l'homme de demain suppose un réel coût pour l'environnement. Alors, comment résister pour utiliser le Web sans polluer ?

BDD-A32396 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 07:51:05 UTC)

Pour ma part, lorsque je traque des informations en français ou en anglais, j'utilise Lilo, qui finance des associations sociales et environnementales grâce à l'argent des publicités. Concrètement, en fonction de votre nombre de recherches, vous disposez de « gouttes d'eau » que vous pouvez donner à l'association de votre choix. Ecosia est un autre moteur de recherche intéressant puisqu'il plante des arbres grâce à vos recherches. Je l'utilise sur mon téléphone portable ainsi que pour mes recherches en espagnol sur l'ordinateur. En revanche, quand je travaille sur un document hautement confidentiel, je privilégie Qwant, qui ne garde aucun historique. Voilà un geste concret que nous pouvons effectuer au quotidien sans trop d'effort…

Mais nous pouvons utiliser ces outils uniquement si nous en avons réellement besoin. Pour un mot ou une expression courante, le dictionnaire papier pourra être privilégié. Néanmoins, une consœur m'a fait remarquer que ce procédé n'est pas nécessairement plus vert qu'une recherche sur Linguee. En effet, pour fabriquer un dictionnaire, il faut abattre des arbres et utiliser l'énergie dont a besoin tout le processus de fabrication. C'est exact, mais il se trouve que j'ai acheté ces gros dictionnaires d'anglais et d'espagnol lors de mon arrivée à l'université. C'était alors demandé par les enseignants et je ne voyais pas quelle autre ressource me procurer pour m'initier à la traduction. Cela a certainement occasionné une certaine empreinte carbone, mais le mal est déjà fait et je ne pollue pas plus en utilisant ces mêmes dictionnaires treize ans après. Par ailleurs, les recherches sur Linguee sont pratiques, elles fournissent parfois des informations que n'offre pas le dictionnaire (la réciproque est aussi vraie), mais le recours à ce site alimente le moteur de traduction automatique DeepL, qui est de plus en plus performant. La TA remplacera-t-elle un jour les traducteurs en chair et en os ? Ceci est un autre débat, qui est loin d'être tranché. Mais dans le doute, l'usage du dictionnaire papier peut éventuellement éviter au traducteur de scier la branche sur laquelle il est assis.

Afin de moins polluer via Internet, nous pouvons aussi limiter nos échanges par mail. Si une traduction me pose quelques difficultés et que j'ai besoin d'interroger le client sur tel ou tel passage, je regroupe un maximum de questions en un seul courriel. D'ailleurs, il est vivement recommandé de ne pas envoyer 36 000 mails à son client si on souhaite le garder… Pour les échanges avec d'autres traducteurs ou traductrices, je privilégie LinkedIn. En effet, les messageries instantanées ont une empreinte carbone moindre que les courriers électroniques.

Une autre manière de limiter cette pollution numérique est de nettoyer régulièrement sa boîte de réception. Il est aussi recommandé de se désabonner des newsletters que nous ne lisons pas. Beaucoup de traducteurs font le choix de stocker leurs messages sur leur propre disque dur, ce qui allège les serveurs où sont entreposées les données du Web.

En somme, c'est principalement par le numérique que les traducteurs et traductrices polluent. Mais si notre profession nous oblige à causer cette empreinte carbone, de nombreuses solutions existent pour la limiter de manière

BDD-A32396 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 07:51:05 UTC)

vertueuse. À nous de les mettre en œuvre ! Mais quels gestes concrets appliquer au-delà de cette navigation verte ?

Autres astuces pour moins polluer

Si le numérique comprend une part importante de l'activité et donc de la pollution des traducteurs, ces derniers ne se limitent pas à l'usage de leur ordinateur. Entre autres, ces professionnels se déplacent, consomment et produisent des déchets. Ils sont aussi des investisseurs potentiels et communiquent sur leur activité. Comment verdir tout cela ?

Bien sûr, nous ne pouvons aborder l'empreinte carbone sans mentionner les déplacements ! Si nous travaillons bien souvent à domicile, il peut nous arriver de nous rendre à des salons pour prospecter ou à des journées professionnelles entre confrères et consœurs. La Société française des traducteurs (SFT) a déjà adopté une bonne pratique en la matière. Avant chaque rencontre régionale, la délégation Grand Ouest envoie la liste et la ville de résidence des participants à ces derniers. Cela leur permet de s'organiser pour d'éventuels covoiturages.

Lorsque nous nous déplaçons, les moyens de transport les plus verts sont bien entendu la marche à pied et le vélo. Ces exercices physiques sont d'autant plus pertinents que notre métier est sédentaire. Viennent ensuite les transports en commun. Il y a un an, du fait des grèves de la SNCF, j'ai plutôt voyagé avec les cars Flixbus. Je ne suis pas payé pour leur faire de la publicité, mais cette compagnie – et certainement plusieurs de ses concurrents – propose aux voyageurs de cocher une case pour compenser leur empreinte carbone. Cela coûte moins d'un euro pour un aller-retour entre Angers et Paris. Le site officiel de Flixbus fournit quelques précisions sur le calcul de cette compensation et l'affectation concrète des fonds collectés, mais la page semble ne pas avoir été mise à jour depuis longtemps (Krauss, voir bibliographie).

Plus polluante que ces moyens de transport relativement verts, la voiture peut être utilisée de manière plus ou moins gourmande en carburant. Le covoiturage et l'écoconduite sont à privilégier. En parallèle de mon activité de traducteur, je suis aussi professeur particulier. Je me déplace donc à domicile pour accompagner des élèves de tous âges, principalement en langues. Si le cours a lieu dans l'agglomération d'Angers, je m'y rends si possible à pied ou à vélo (Jeanson, 2019). En revanche, si je dois enseigner à la campagne, je suis obligé de prendre la voiture. Frein moteur, respect de la limitation à 80 km/h, carburant plus cher mais moins polluant… Non seulement je fais un geste pour la planète, mais ma conduite est plus attentive. J'oblige aussi ceux qui sont derrière moi à rouler plus prudemment et plus écologiquement. En écoconduite, il existe 5 règles simples à appliquer (Scheehl, 2008-2018) :

> 1. Changer les rapports à bas régime moteur (pour les véhicules à boîte de vitesse manuelle) ou *shift up* (pour les anglophones). Chaque véhicule est différent. Il est donc important d'écouter le moteur pour savoir quand passer les vitesses. 60 km/h en 4^{e} est la vitesse où mon véhicule

BDD-A32396 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 07:51:05 UTC)

consomme le moins. L'on déplace deux fois plus d'air à partir de 70 km/h. Comme mon vieux Kangoo n'est pas la voiture la plus aérodynamique qui soit, on note une grosse différence de consommation. À 60 km/h en 4e, je ne suis ni en sous-régime ni en surrégime. En écoconduite à cette vitesse, je consomme 4,8 L/100 km/h, contre un peu plus de 6 L aux cent à 80 km/h lorsque j'adopte les autres techniques d'écoconduite. Cela fait donc une différence de plus de 20 %.

2. Maintenir une vitesse stable. En effet, on consomme beaucoup plus quand on accélère et quand on freine. Contrairement aux idées reçues, il est moins polluant d'accélérer d'un coup et de garder une vitesse stable élevée que d'accélérer progressivement.

3. Utiliser un régime moteur le plus bas possible.

4. Anticiper le trafic et rouler zen. Évitons si possible les heures de pointe et prenons assez d'avance pour avoir une conduite détendue. Le GPS aide à anticiper les accélérations et les freinages. Si je sais que je vais arriver sur un rond-point 1 kilomètre après la sortie d'une agglomération, je ne monte pas jusqu'à 80 km/h pour freiner brutalement ensuite.

5. Entretenir son véhicule (vidange, contrôle technique, contrôle mensuel des pneus).

En écoconduite, certaines bonnes habitudes sont bénéfiques (Scheehl, 2008-2018) :

a. éviter les surcharges (ne pas mettre trop de choses dans son véhicule) ;
b. surveiller la pression des pneumatiques ;
c. bien utiliser l'air conditionné.

En effet, la climatisation est assez gourmande en électricité, donc le véhicule consomme davantage de carburant pour recharger la batterie. En dessous de 70 km/h, il est donc moins polluant d'ouvrir les fenêtres. En revanche, comme deux fois plus d'air est déplacé au-delà de cette vitesse, les vitres baissées freineront davantage votre véhicule et il sera plus écologique d'utiliser l'air conditionné.

Comme tout linguiste qui se respecte, il m'arrive assez régulièrement de voyager à l'étranger. Je vais en Espagne à peu près une fois par an. Comme ce pays est relativement proche, je fais le choix de boycotter l'avion et d'assumer douze heures de car. Peut-être est-ce un peu moins confortable, mais c'est sans conteste beaucoup moins polluant. De plus, voyager de nuit, même si l'on dort très peu, discuter avec des gens de tous horizons et que l'on ne reverra jamais, se voir passer la frontière, tout cela a un côté excitant qui n'a pas de prix !

Néanmoins, des traducteurs spécialisés en aéronautique m'ont fait remarquer que les ingénieurs de ce secteur travailleraient pour rendre les avions moins polluants. D'après eux, leur impact carbone sera similaire à celle d'un car dans une quinzaine d'années. En attendant, nous en sommes encore loin : un voyage au long cours pollue autant que si chaque passager roulait

BDD-A32396 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 07:51:05 UTC)

seul dans sa voiture sur la même distance. Pour un voyage court-courrier, c'est comme si chaque passager effectuait le même trajet seul dans un camion (Grimault, 2019). Cependant, une traductrice qui voyage souvent entre deux continents m'a fait remarquer que certaines compagnies aériennes compensent leur empreinte carbone.

Au-delà de l'activité sur le Net et des transports, comment limiter notre empreinte carbone ? La façon dont nous chauffons et éclairons nos locaux nous offre une marge de manœuvre à ce niveau-là… Nous pouvons utiliser le chauffage de manière raisonnée, par exemple en baissant les volets lorsque la nuit est tombée, ce qui permet de garder la chaleur. Nous pouvons aussi nous équiper d'ampoules basse consommation et activer l'économiseur de batterie de notre ordinateur. Bien sûr, il est aussi bénéfique de ne pas chauffer ou éclairer une pièce qui n'en a pas besoin.

Être écologiste revient aussi à mieux consommer. Comment agir concrètement dans notre beau métier ? Comme nombre de travailleurs intellectuels, les traducteurs ont souvent besoin de thé pour être stimulés ou de café pour être réveillés. Le thé vert permet d'être plus créatif, ce qui est utile dans notre profession où nous sculptons de beaux textes. Et l'énergie fournie par la caféine nous aide à travailler plus rapidement, notamment lorsque les délais sont serrés. Or le thé et le café viennent de loin. Leur production est très gourmande en eau et la façon dont ils sont cultivés ne respecte pas toujours les ouvriers agricoles des pays du Sud. Par ailleurs, le café en capsule et le thé en sachet produisent un certain nombre de déchets. Il existe même du thé bio dont chaque sachet est emballé individuellement dans une enveloppe en plastique. Un contre-sens écologique !

À titre personnel, je fais le choix de consommer uniquement des produits bio et équitables pour préparer mes boissons chaudes. Dans la mesure du possible, je les achète dans des boîtes en fer ou en carton, voire en vrac, afin de tendre vers le zéro déchet. Et lorsque le marc de café ou les feuilles de thé sont utilisés, ces résidus organiques rejoignent le composteur. Ce sont effectivement d'excellents engrais, mais ils peuvent aussi être utilisés intelligemment à d'autres fins. Je vous invite à lire toutes les informations disponibles en ligne à ce sujet.

Lors des rencontres organisées par la SFT, des produits bio et équitables sont généralement proposés lors des pauses. Ce syndicat de traducteurs et d'interprètes propose également des gobelets réutilisables. Ces derniers sont certes en plastique, mais c'est toujours mieux que de la vaisselle jetable… Pendant la pause-déjeuner de ces événements, les participants ont la possibilité de choisir un menu végétarien. Beaucoup le font, ce qui témoigne d'une véritable conscience écologique au sein de la profession.

Nous pouvons aussi tendre vers le zéro déchet en ce qui concerne le papier, en utilisant le principe des 4R :

- Réduire : évitons d'imprimer !
- Réutiliser : lorsqu'une feuille devenue inutile est imprimée au recto, le verso peut servir de brouillon.

BDD-A32396 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 07:51:05 UTC)

- Recycler : le papier a 5 vies, alors jetons celui qui ne peut plus servir dans une poubelle jaune !
- Revaloriser : un morceau de papier sale ou trop petit ne peut pas être recyclé, mais il peut servir à allumer un feu ou alimenter le compost…

Sur les questions de consommation d'énergie et de gestion des déchets, voici les différents conseils que fournit Geraldine Russell dans son article « Les bonnes pratiques pour être écolo au bureau » (Russell, 2019). Certaines idées ont déjà été mentionnées, d'autres non :

- « Remplacer les bouteilles en plastique par des gourdes réutilisables ». En effet, à peine une bouteille sur deux est recyclée. Le reste est envoyé dans des pays du Sud et finit dans la mer. L'eau du robinet est généralement potable. Elle est même souvent plus saine que l'eau en bouteille, dans laquelle se promènent des microparticules de plastique cancérigènes. Si nos locaux ne sont pas approvisionnés en eau potable ou si nous travaillons dans un espace de coworking, les gourdes sont donc bienvenues !
- « Investir dans le non jetable en remplaçant les couverts et les pailles en plastique par de la vaisselle solide ou des pailles recyclables ou comestibles ». Cette idée est intéressante pour les événements professionnels que nous pouvons organiser.
- « Trier ses déchets ». Évitons de jeter le marc de café avec du papier qui pourrait être recyclé.
- « Optimiser l'éclairage pour faire des économies d'énergie ». Nous pourrions ajouter : éteindre et débrancher nos appareils de travail (ordinateur, box, téléphone portable, etc.) si nous ne les utilisons pas pendant un certain temps. D'après la revue *Limite*, « en France, il faut l'équivalent de deux centrales nucléaires rien que pour alimenter les appareils en veille » (Piccarreta, 2018 : 11).
- « Moins imprimer ».
- « Vider sa boîte mail ».
- « Faire du télétravail pour limiter l'empreinte carbone liée aux transports ». C'est ce que font déjà la plupart des traducteurs indépendants, qui exercent leur profession à domicile.

Au-delà de ces pistes de sobriété, comment investir et communiquer pour un monde plus vert ?

Beaucoup de confrères et de consœurs traduisent bénévolement pour des associations écologiques à faible budget. Cela permet de rendre service tout en se forgeant une certaine expérience. Bien sûr, ne nous privons pas de rémunération si le client en a les moyens ! Nous pouvons également refuser des projets de traduction qui nuisent à l'environnement, par exemple un manifeste climatosceptique, qui inciterait les destinataires du document à polluer. Pour bien travailler et être heureux au travail, il est important d'agir en phase avec ses propres valeurs.

BDD-A32396 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 07:51:05 UTC)

Par ailleurs, en tant que traducteurs, nous aurons certainement une petite retraite. Il est donc conseillé de placer une partie de notre épargne dans des produits financiers pour nous assurer des revenus complémentaires le moment venu. Aujourd'hui, il est possible d'investir dans des entreprises ou chez des gestionnaires d'actifs qui s'engagent en faveur du respect de l'environnement et de l'être humain. C'est notamment le cas des fonds labellisés « Investissement socialement responsable » (ISR). L'argent des épargnants est placé dans des entreprises qui respectent des critères environnementaux, sociaux et de gouvernance (ESG). Mais attention : certains fonds sont plus sérieux que d'autres. Certains utilisent le label ISR alors que seulement 8% des titres détenus respectent ces critères. D'autres sont beaucoup plus exigeants. C'est à l'investisseur de se renseigner en lisant le prospectus de vente qui lui est remis avant le placement. Ces conditions générales peuvent comprendre plus d'une centaine de pages, mais leur lecture attentive permet de savoir où vont les sommes importantes que nous nous apprêtons à confier à ces professionnels de la finance…

Afin d'avoir un impact positif sur l'environnement, pourquoi ne pas adopter la démarche *1% for the Planet* ? Cette idée m'a été suggérée par une jeune traductrice très sensible aux questions environnementales. Il s'agit, pour une entreprise, de reverser1% de son chiffre d'affaires à une association qui agit en faveur de l'écosystème. La plupart des ONG conventionnées par ce label sont reconnues d'utilité publique, donc les dons sont déductibles fiscalement (Guillermou, 2016).

En définitive, il existe mille et une façon de traduire tout en respectant l'environnement. Au-delà de la question numérique, nous pouvons appliquer les conseils écologiques qui nous sont familiers : consommation responsable, économie circulaire, bénévolat, finance éthique… Chacun trouvera la ou les manières qui lui correspondent de respecter la Terre.

Pour un impact social positif

L'écologie est-elle cohérente si l'humain n'est pas respecté ? Certains courants environnementaux considèrent que l'homme a toute sa place dans la nature. Bienveillance, impact social, communication non violente : comment nous engager concrètement au service du bien commun ?

Comment entendons-nous l'écologie ? Selon certaines personnes, elle doit concerner l'environnement, mais aussi l'être humain. Dans son encyclique *Laudato si'*, le Pape François parle ainsi d'« écologie intégrale ». « Tout est lié », écrit le pontife romain (Pape François, 2015). D'après lui, la crise environnementale est aussi due au fait que la dignité humaine est bafouée. On ne peut donc pas prendre soin de l'environnement sans pratiquer l'écologie humaine.

Quelles que soient nos convictions religieuses, ce discours peut toucher tout un chacun. En effet, peut-on vraiment être écologiste si l'on cautionne les conditions de travail indigne et les salaires misérables de tant de personnes sur

BDD-A32396 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 07:51:05 UTC)

Terre ? Un traducteur, me direz-vous, travaille tout seul. Comment peut-il donc gérer ses ressources humaines de manière bienveillante ?

En réalité, il n'est pas vraiment seul. Il est en lien constant avec différents acteurs : clients, prospects, confrères/consœurs, administration, parfois sous-traitants ou stagiaires… Avec toutes ces parties prenantes, j'essaie d'agir avec bienveillance. Bien sûr, il va de soi qu'il faut bien traiter les clients ! Mais si l'URSSAF fait une erreur (ça arrive de temps en temps) et nous demande de payer des cotisations mal calculées, il est parfois tentant de nous énerver sur notre clavier… Ça défoule peut-être, mais c'est très violent pour le fonctionnaire qui recevra le message. Chaque fois que ce genre d'erreur s'est produite, j'ai donc été le plus diplomate possible et j'ai fini par obtenir gain de cause. Idem lorsqu'un sous-traitant ne répond pas à ma demande aussi précisément que je l'aurais souhaité. Mon expérience en tant qu'enseignant m'a appris à valoriser ce qui est positif avant d'aborder de manière constructive ce qui doit être amélioré. C'est par ces attitudes bienveillantes que j'aide mes sous-traitants, stagiaires et élèves à développer différentes compétences et à donner le meilleur d'eux-mêmes. En effet, ils ont toujours en eux des ressources inestimables ! D'ailleurs, l'autorité (*auctoritas* en latin) signifie à l'origine « capacité de faire grandir ».

Traducteur indépendant et membre de la SFT, Kevin Dinant s'intéresse à la communication non violente (CNV). Il se forme pour l'appliquer dans sa vie professionnelle. La CNV a été théorisée par Marshall B. Rosenberg dans la deuxième moitié du XX^{e} siècle.

Pour faire simple, résume Kevin, il s'agit de communiquer avec l'autre en assumant la responsabilité de nos propres émotions, en identifiant ce qu'elles disent de nos besoins (dans un sens proche de celui de Maslow, mais sans la hiérarchie que semble impliquer la pyramide) et en formulant (à l'autre ou à soi-même) des demandes claires et négociables visant à satisfaire ces besoins.

Pour Marshall B. Rosenberg, « tout conflit est l'expression tragique d'un besoin insatisfait » (Rosenberg, 2006 : 41).

Ce processus, poursuit Kevin, implique de ne pas projeter d'attentes sur l'autre, mais d'accueillir la situation telle qu'elle est, ce qui est utile au quotidien, notamment dans des négociations commerciales ou en cas de différend dans une relation avec la clientèle. En cherchant et en identifiant le ou les besoins insatisfaits de chacune des parties, la négociation change de niveau : on quitte rapidement le niveau des émotions, qui servent de tremplin et d'indicateur pour identifier des faits concrets et des besoins insatisfaits dont nous n'avions souvent pas conscience sur le moment. Chaque partie a alors une vision claire de ce qu'elle peut proposer à l'autre pour trouver une solution satisfaisante pour tout le monde. Mais attention : pour être réellement efficace et non violent, ce processus doit être mené avec sincérité et sans arrière-pensée (Dinant, 2020).

BDD-A32396 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 07:51:05 UTC)

Quels autres exemples d'écologie humaine pouvons-nous citer ? Certains traducteurs considèrent que l'écriture inclusive ou la traduction bénévole entrent dans ce cadre.

En plus de mes activités professionnelles, je pratique le mécénat de compétences. Concrètement, je suis volontaire pour différentes associations, en tant que traducteur, enseignant ou autres. Je traduis gratuitement pour quelques organismes reconnus d'utilité publique qui n'ont pas le budget nécessaire pour recourir à un professionnel. Beaucoup de traducteurs s'impliquent de cette manière. Ils y trouvent généralement beaucoup de sens et cela permet aux novices d'acquérir une expérience solide.

En parallèle de la traduction bénévole, j'ai enseigné pendant trois ans le français à des groupes de migrants avec la Croix-Rouge (Jeanson, 2019). Cette expérience était, elle aussi, extrêmement enrichissante sur le plan humain, intellectuel et professionnel.

- Humain, car l'on donne peu et l'on reçoit beaucoup. C'est d'ailleurs ce que disent une grande partie des bénévoles en association caritative. Les personnes venaient à mes cours sur la base du volontariat. Elles étaient donc motivées et avaient un réel désir de s'intégrer dans la société française. Elles venaient le plus souvent avec le sourire et se montraient reconnaissantes pour l'aide que je leur apportais.
- Intellectuel, car je devais moi-même parfaire mes notions d'arabe pour communiquer avec les arabophones unilingues. J'ai aussi dû apprendre quelques rudiments de russe pour une personne qui ne parlait que cette langue et quelques idiomes d'Asie centrale. Par ailleurs, ces personnes avaient aussi de la matière à m'apporter. Elles étaient heureuses de m'apprendre des mots de dari, de pachtou, de lingala, de bengali, d'abkhaze ou de tigrinya. Je laisse ceux d'entre vous qui sont curieux vérifier en ligne où sont employées toutes ces langues dont vous n'avez peut-être jamais entendu parler… (sur Lilo ou sur Ecosia, bien sûr !). Parfois, certaines personnes se confiaient sur leur vie passée et sur la situation politique de leur pays d'origine. J'apprenais donc des choses très intéressantes. Par exemple, saviez-vous que l'on mange de la viande de chameau au Kazakhstan ?Il est néanmoins important de ne pas être le premier à aborder le sujet, car le vécu des migrants est souvent douloureux. C'est donc à eux seuls de décider d'en parler s'ils le souhaitent et s'ils se sentent en confiance.
- Professionnel, car cela poursuivait le développement de mes compétences pédagogiques. Les profils étaient très divers. Certaines personnes originaires d'Afrique subsaharienne parlaient un français presque parfait mais avaient des difficultés à l'écrit. D'autres maîtrisaient peu le français mais assez bien l'anglais (et parfois un certain nombre de langues en plus). D'autres élèves ne parlaient ni français ni anglais, et n'écrivaient que l'alphabet cyrillique ou arabe. D'autres encore ne parlaient que leur langue maternelle et ne savaient pas l'écrire, car ils

BDD-A32396 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 07:51:05 UTC)

n'avaient jamais été scolarisés. Cela donnait donc lieu à un défi très intéressant au niveau de la différenciation pédagogique… Les personnes étaient généralement bienveillantes entre elles et s'entraidaient pendant la séance. Je pouvais notamment m'appuyer sur l'un pour traduire ou sur l'autre pour réexpliquer d'une manière qui bénéficiait à tous.

En définitive, une écologie de la traduction inclut la dimension humaine. Les hommes et les femmes qui font partie de l'écosystème professionnel du traducteur ont droit au respect. Ils ont droit à une communication bienveillante de notre part. Ils ont droit à des conditions de travail dignes. Et les plus fragiles ont le droit de bénéficier des compétences que nous pouvons mettre à leur service si nous en avons la possibilité.

Pour conclure, les traducteurs et traductrices d'aujourd'hui sont touchés par les questions environnementales. Beaucoup agissent ici et là pour participer à leur mesure à la construction du monde de demain. Les idées sont légion pour appliquer la RSE à notre échelle de travailleurs indépendants. Nous pouvons avoir un impact positif dans notre usage du numérique, des transports, de l'énergie, dans notre manière de recycler et de gérer nos déchets, mais aussi au niveau social et relationnel. Notre engagement est bénéfique pour tout le monde : pour l'environnement, pour les autres, mais également pour nous et pour l'image de notre profession. Alors… au travail !

Notes

Cet article a été relu par Jordana Do Rosário, lectrice-correctrice, et le résumé en anglais a été traduit par John McCulloch, traducteur indépendant de langue maternelle anglaise.

Bibliographie

D'Ansembourg, Thomas (2001) : *Cessez d'être gentil, soyez vrai. Être avec les autres en restant soi-même*, Montréal, Éditions de l'Homme.

De Warren, Hélène, Philippe Holidote et Michel Hugon (2016) : « Les Penseurs du Transhumanisme », Courant pour une écologie humaine, https://bit.ly/332FaYs, consulté le 1er mars 2020.

Dinant, Kevin (2020) : Document Word inédit, envoyé à la demande de l'auteur de l'article le 25 février 2020.

Grimault, Vincent (2019) : « Faut-il arrêter de prendre l'avion ? », *Alternatives Économiques*, https://bit.ly/3kU0xBh, consulté le 20 février 2020.

Guillermou, Thomas, dir. (2016) : *1% for the Planet France*, site officiel, https://bit.ly/3ji2OWw, consulté le 18 février 2020.

François, Pape (2015) :*Laudato si'*, Città del Vaticano, Libreria Editrice Vaticana, https://bit.ly/3icpPsY, consulté le 18 février 2020.

Jeanson, Pierre (2019) : « 12 manières d'être un *freelancer* engagé », *LinkedIn*, https://bit.ly/3cz32Gk, consulté le 18 février 2020.

Krauss, Daniel. « Voyager en bus sans impact sur le climat – est-ce possible ? », *Flixbus*, site officiel, https://bit.ly/3i4GNJu, consulté le 1er mars 2020.

Piccarreta, Paul (2018) : « Êtes-vous vraiment Limite ? », *Limite,* n° 11.

BDD-A32396 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 07:51:05 UTC)

Rosenberg, Marshall B. (2006) : *Dénouer les conflits par la Communication Non Violente*, Archamps, Éditions Jouvence [tr. Daniel Béguin].
Rosenberg, Marshall B. (2016) : *Les mots sont des fenêtres (ou bien ce sont des murs). Initiation à la Communication NonViolente* [3e édition augmentée], Paris, La Découverte [tr. Annette Cesotti, Christiane Secretan et Farrah Baut-Carlier].
Russell, Geraldine (2019) : « Les bonnes pratiques pour être écolo au bureau »,*Maddyness*, https://bit.ly/3i5Z9Kn, consulté le 9 octobre 2019.
Scheehl, D. (2008-2018) : « Principes de base », *Ecoconduite.org*, https://bit.ly/2G0pDQc, consulté le 9 décembre 2019.

BDD-A32396 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 07:51:05 UTC)